

sans doute vous avez beaucoup prié et beaucoup vécu. Et puis ce mariage au couvent reliera doucement votre vie nouvelle à votre vie de jeune fille : vous passerez de l'une à l'autre sans changer de place ; vous serez encore une pensionnaire et je serai déjà votre mari.

En attendant, je m'installai à Tours dans un hôtel, et tous les jours je me rendais au couvent, à l'heure où les pensionnaires étaient à l'étude. Je voyais Lydie au "petit parloir", sous la surveillance de la mère Saint-Agathe, qui s'asseyait à une table dans un coin et lisait son office ou faisait sa correspondance.

Ce petit parloir était d'une netteté ! d'une blancheur ! Sur la cheminée, la vierge de Delaplanche, tenant un grand lis du bout de ses doigts fuselés. Dans un angle, sur une console, une poupée portant l'uniforme du couvent. Aux murs, *Saint Augustin et Sainte Monique* d'Ary Scheffer et les *Saintes femmes* de Paul Delaroche. Ces images, d'une élégance froide, nette et léchée, étaient là comme chez elles. Le long des murs tapissés d'un papier blanc semé de fleurs glacées s'alignaient des fauteuils en tapisserie au petit point, un peu pâlie ; et les hautes fenêtres s'encadraient de grands rideaux de mousseline blanche, relevés symétriquement. Et la mère Saint-Agathe, avec sa cornette d'un blanc cru et sa robe d'une blancheur plus apaisée, était bien la "dame" qu'il fallait à ce salon pâle et blanc.

J'étais heureux, je parlais beaucoup, je racontais mon voyage. Ou bien je questionnais Lydie. Était-elle la plus sage de la pension ? Avait-elle des "bons points" ? Comment s'appelaient ses amies ? J'appris qu'on avait joué au couvent l'autre année, le jour de la Saint-Dominique, le *Joseph* de Méhul, s'il vous plaît ! et que Lydie y chantait le rôle du ministre de Pharaon, avec une grande barbe noire. . .

Mais souvent Lydie, gênée par la présence de la sœur qui, je ne sais pourquoi, ne me pesait pas du tout, répondait à mes questions : "Demandez à la mère Saint-Agathe." De sorte que je causais beaucoup plus avec la religieuse qu'avec ma fiancée.

Oh ! nous nous entendions très bien, la mère Saint-Agathe et moi. Elle était chargée du cours de littérature française dans la "grande classe". Nous parlions d'enseignement, nous discutions les nouvelles méthodes. Elle était fort intelligente et ne croyait pas beaucoup à la puissance des programmes ni à la nécessité de savoir tant de chimie. Un jour, j'appris qu'étant très jeune encore, elle avait vu souvent et connu de près le Père Lacordaire et le comte de Montalembert : et une fois sur ce chapitre, poussée par moi, elle ne tarissait plus.

Lydie nous regardait et parfois devenait toute triste. Alors, je lui disais :

— Nos conversations vous ennuiant, n'est-ce pas ? Allons, dites-moi une ronde que vous ne m'avez pas encore chanté.

Car Lydie savait toutes les rondes que chantent les petites filles. Elle se faisait un peu prier, puis chantonnait doucement, à mi-voix. Une des plus jolies était la ronde des Rois Mages :

Melchior et Balthazar  
Sont, sont, sont venus d'Afrique,  
Melchior et Balthazar  
Sont venus d'Afrique avec le roi Gaspard.

Les voilà tous arrivés  
Sous, sous, sous la belle étoile,  
Les voilà tous arrivés  
Sous la belle étoile qui les a guidés.

Le premier offrit de l'or  
Parce, parce, parce qu'il était riche,  
Le premier offrit de l'or  
Parce qu'il était riche comme un milord, etc. . .

Sans trop m'en rendre compte, je traitais Lydie comme un enfant, et, toutes les fois que je disais quelque chose d'un peu sérieux, m'adressais à la mère Saint-Agathe.

C'était exquis, ces conversations avec la sœur, d'autant plus exquis que j'achevais alors un volume de critique mêlée de fantaisie, où je mettais le plus possible de renanisme, d'impressionnisme et de raillerie parisienne, à la fois ou tour à tour. Et souvent aussi c'était après la lecture de quelque livre pervers que je me rendais à ces entrevues blanches.

Un jour, la mère Saint-Agathe me demanda tout à coup :

— Allez-vous à la messe, maintenant, Monsieur Berthier ?

— J'irai si cela vous fait plaisir, ma mère.

— Mais certainement, cela me ferait plaisir.

— J'irai donc, c'est convenu.

J'entendis un gros soupir. . .

— Qu'avez-vous, ma petite Lydie ?

— Oh ! rien. . . Mais pourquoi promettez à la Mère toute seule, et pas à moi ?

Elle sourit tristement en disant cela, et je ne trouvai rien à répondre.

Le lendemain, Lydie apporta un ouvrage de tapisserie.

— Oh ! oh ! dis-je, voilà une jeune personne bien laborieuse !

— Hélas ! répondit-elle, je ne sais point parler. Cela remplira les vides de ma conversation.

La sœur, à ma petite table, signait "les exemptions" des élèves qui figuraient au "tableau d'honneur". Elle n'apprit qu'il y avait aussi un "cahier d'honneur" où étaient transcrits les "devoirs de style" les plus remarquables. Je demandai à voir ce cahier. La sœur résista un peu et promit enfin de me le montrer "à la condition que je serais très indulgent".

Au moment de me retirer :

— Eh bien ! à demain, dis-je à la sœur, et surtout n'oubliez pas le cahier d'honneur !

Et, comme j'embrassais Lydie, je vis qu'elle avait des larmes dans les yeux.

— Vous pleurez, Lydie ? vous ai-je fait de la peine ?

Elle me regarda longuement, sérieusement, et ce regard n'était plus celui d'une petite fille.

— Etes-vous bien sûr, me dit-elle à voix basse, que c'est encore pour moi que vous venez ? . . .

Elle me poursuivit tout le soir et toute la nuit, la question de la petite Lydie. Elle m'avait révélé malgré moi le fond de mon cœur. Je sentis, avec grand trouble, que depuis quelque temps je venais en effet pour la mère Saint-Agathe, et que le charme d'innocence de ma fiancée était épuisé. Oui, c'était fini, bien fini.

Je n'osai pas aller au couvent le lendemain ni les jours qui suivirent. M'attendit-elle ?

Je n'y suis plus retourné, jamais.

JULES LEMAITRE,